

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(13 octobre - 29 octobre\)](#)[Item](#)[61. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 61. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

### Les mots clés

[Amour](#), [Discours du for intérieur](#), [histoire](#), [Poésie](#), [Portrait](#), [Protestantisme](#), [Religion](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1837-10-17

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Madame, je veux passer ma soirée à causer avec vous.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°103/140-142

### Information générales

Langue Français

Cote

- 234-235-236, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/384-392

Nature du document Lettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°61. Mardi 17 9 heures 1/4

Madame je veux passer ma soirée à causer avec vous. Oui, ma soirée, et à causer. Il est neuf heures un quart ; vous vous couchez à onze heures ; j'ai presque deux heures devant moi. Croyez-vous qu'on invente jamais une façon d'écrire aussi vite qu'on parle ? Je le voudrais bien. Il y avait une fois une Mad. de Fourqueux femme d'un contrôleur général et très aimable, très spirituelle, mais ayant une peur affreuse de la mort. Son testament commençait par ces mots ; si jamais je meurs. Elle n'avait pas voulu se donner le chagrin d'en parler à coup sûr. Elle était convaincue qu'on finirait par découvrir le secret de ne pas mourir, et elle se désespérait de l'idée que ce ne serait pas de son vivant. La découverte que j'invoque ne serait pas si grande ; mais elle aurait bien son prix. A mon avis, le défaut de presque tout en ce monde de l'écriture, de la parole, de la poste, de la conversation, de la discussion, c'est la lenteur. Tout se traîne au dehors quand, au dedans tout va si vite !

Les Hindous ont un petit dialogue charmant : " Qu'est-ce qui est plus rapide que la flèche ? Le vent - Plus rapide que le vent ? L'éclair. Que l'éclair ? Le regard. Que le regard ? La pensée. Que la pensée ? L'amour. " Ils ont raison ; il n'y a que l'amour qui aille assez vite, qui mette dans un moment, dans une minute, tout ce qu'on y peut mettre d'émotions, d'idées, de craintes, de désirs, de joies, de peines. On aurait beau faire ma découverte et parvenir à écrire aussi vite qu'on parle ; l'amour trouverait encore cela bien lent. Avez-vous jamais lu quelque chose de cette poésie Hindoue qui a charmé des millions d'hommes pendant plus de mille ans et dont nous ne connaissons encore que des échantillons ? Il y a des choses charmantes, surtout des tableaux tendres. Des amours de mari et femme. Chez nos poètes à nous, l'amour tient une grande place dans la vie ; chez ceux-là, c'est la vie même. Ce n'est pas un épisode, c'est toute l'histoire. On sent, en lisant cela, que ces créatures qui s'aiment, s'aiment constamment à tout instant, en parlant, en se taisant, en marchant, en se reposant, en respirant, en dormant. Je n'ai vu nulle autre part, toute l'âme, tout l'être devenu à ce point amour, tout amour, et non pas amour violent orageux, combattu, mais amour tendre, heureux ; parfaitement heureux, et ne se lassant, ne se rassasiant jamais de lui-même & de son bonheur. Il y a une histoire du Roi Nala et de sa femme Damayanti, une autre de la Princesse Savitry et deux ou trois autres encore où la passion arrive à un degré de profondeur, d'ardeur, et en même temps d'élégance de délicatesse, de finesse, qui surpasse tout ce qu'on a jamais imaginé dans notre Occident, encore froid et grossier ; il faut en convenir, auprès de cet orient-là.

Que j'aurais de plaisir à vous lire cela, à vous lire tant de choses ! Mais lire c'est perdre du temps. Pour vous lire, il faudrait que j'eusse à moi l'éternité. A propos de lire, je vais vous faire envoyer cette petite histoire de Monk et de la restauration de Charles 2 dont la fin vient de paraître dans la Revue française. Cela vous amusera un peu. Il n'y a rien là de tendre, rien de poétique. C'est de la pure comédie vue de la coulisse. Il est très vrai que je n'avais pas écrit cela du tout pour le public mais pour moi seul uniquement pour bien étudier Monk et la grande intrigue de la Restauration des Stuart, comme on étudie un homme avec lequel on veut vivre, et un événement auquel on doit prendre part. Vous me direz si après cette lecture, l'homme et l'événement vous sont devenus bien familiers. Ils me l'étaient

parfaitement quand j'ai écrit.

Je suis bien aise que vous ayez causé avec le Duc de Broglie, et point surpris que vous lui ayez trouvé plus d'intimité, plus de confiance. J'espère que dans le cours de cet hiver, vous lui en trouverez encore davantage. J'ai vraiment de l'amitié pour lui, une amitié qui a résisté et résisterait à toutes les vicissitudes de la politique, à tous les commérages des ennemis et à toutes les complaintes des amis. C'est une âme élevée et un esprit distingué, très net en effet, comme vous l'avez remarqué surtout quand il a eu le temps de regarder aux choses. Pour voir, il a besoin de regarder. Il n'a pas toute la promptitude de coup d'œil, toute la présence d'esprit qui sont quelque fois, nécessaires sur le terrain même au moment de l'action. Mais avant et après, personne n'a plus de pénétration, de jugement et même plus d'invention et de ressources. Il aime beaucoup Lord et Lady Granville.

Je suis fâché de l'accident de Lord Pombroke. Savez-vous pourquoi ? Il est allé vous voir à Boulogne, le 2 juillet, et vous m'avez parlé de lui dans votre seconde lettre. Depuis ce jour-là son non ne m'est pas indifférent. J'aimerais mieux que le Roi Guillaume n'eût pas été mauvais pour sa femme.

Je m'intéresse à la maison de Nassau. Nous le devons, vous et moi, comme Protestants. Je ne vous engagerais pas à lire cela, vous vous en ennuieriez à mourir mais on publie en ce moment à Leide, par ordre du Roi, toute la correspondance des Princes d'Orange pendant, la lutte des Pays- bas contre l'Espagne, et il y a en mauvais allemand et en mauvais français, des lettres superbes, des modèles de confiance dans la mauvaise fortune et de modération dans la bonne. Cette maison a fourni au moins trois hommes qui sont des plus grands, sauf un peu d'éclat qui leur manque. Le fond était en eux supérieur à la forme et c'est par la forme surtout que le commun des hommes est pris.

Puisque nous voilà tous deux si bons Protestants, je veux vous dire que le matin même de mon dernier départ, un des Pasteurs de l'Eglise des Billettes, le seul qui ait vraiment de l'esprit et du talent, Mr. Verny est venu me voir, et m'a dit qu'il s'était présenté chez vous deux fois avec le regret de ne pas être reçu. Il m'a paru avoir le projet d'y retourner. S'il le fait recevez le une fois. C'est un homme de mérite, qui a du cœur et du sens. Sa conversation vous plaira assez, et la vôtre le charmera. Est-ce là assez de conversation ? Il me semble vraiment que je n'ai pas parlé seul et que je sais tout ce que vous m'avez dit. Pourtant le 31 vaudra mieux, infiniment mieux. A demain matin en attendant le 31. Et adieu provisoirement, en attendant l'adieu de demain matin.

11 H.

J'envoie ceci directement. J'ai mon cabinet plein de visites qui viennent me demander à déjeuner. Il sera fait comme vous le voulez. Je vous en parlerai demain. Adieu. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 61. Val-Richer, Mardi 17 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-10-17

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/996>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 234-235-236

Date précise de la lettre Mardi 17 octobre 1837

Heure 9 heures 1/4

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

tais' avec le doc  
vou, lui apit  
peau. J'éprouve que  
lui en convient  
de l'humilité pour  
distressant à toute  
à tous le conmèrge  
plaisir des amis  
distingue, tré  
remarqué, surtout  
des aux choses. Pour  
Il n'a pas toute  
toute la prudence  
mais sur le  
bâtim. Mais avec  
considération, etc.  
tion et de s'assurer  
Granville.

de Lord Lambroke.  
" vous voulz à  
n'aux parle de  
Dugim et j'ouïs la  
t.

Guizot me  
de m'interdire à  
vous, vous et moi,  
que j'ouïs pas à

21

Madame je vous passe ma  
lettre à cause avec vous. Mais ma clairée, et à  
cause Il est nuf heure, un quart; vous vous couchez  
à cette heure. J'ai puys deux heures devant  
moi, bayer vous qu'en invente jamais une facace  
Mérite aussi, vite qu'en parle ? Il le validerait bien  
Il y ait une foi une mai de Fouqueux,  
femme. Son contrôlleur général et très aimable,  
très spirituelle, mais ayant une peu efface  
de la mort. Un testament commençant par ce  
mot : Si jamais je meurs... Elle n'avait pas voulut  
le dom. le chagrin des paroys à coup sur. Elle  
étoit convaincue qu'en finirait pour débouvrir  
le secret de ne pas mourir, et elle se déroberait  
de l'âge que ce ne deroit pas de son vivant.  
La dévouement que j'invoque ne deroit pas si  
grande; mais elle aurait bien son papa. Si mon  
avis, le défaut de preuve tout en ce monde  
de l'écriture, de la parole, de la poste, de la  
conversation, de la discussion, cest la lenteur. Tous  
se traîne au dehors quand, au dedans, tout va  
si vite ! Les Indiens ont un petit dialogue  
charmant : « Quel est qui est plus rapide que

la fletche? — La voix? — Plus rapide que le vent? — de la vent, je le  
sais — Les lèvres? — Le regard? — Les lèvres de son bancher. Il  
regard? — La pensée? — Les lèvres? — L'amour, la force. Damoy  
Il ait raison, il n'y a que l'amour qui vaille ~~avec~~ à la force. Il  
vaut, qui mette dans un moment, dans une minute, à un degré de po-  
tence ce qu'on y peut mettre d'émotions. Vérité de l'égoïsme de l'é-  
crainte, de l'envie, de la joie, de la peine. Il avertit tous ce qu'on a  
bien faire ma découverte, ce pouvoir d'écrire encore plus et plus  
aussi vite qu'on parle; l'amour bouscuerait alors les mœurs là,  
cela à vous lire cela bien tout.

Il y a, sans jamais lui quelque chose de cette grande histoire  
Parisienne qui a charmé de millions d'hommes, flottée à moi  
pendant plusieurs mille ans et deux mille ans.  
à propos de  
commissaires, encore que de l'entretien? Il y a cette petite histoire  
de Charles 2, dans  
les mœurs de mari et femme. Chez nos pères  
la femme française  
Il n'y a rien de  
de la pure femme  
que je n'ai  
pas, en lisant cela, que ce caractère qui  
me dégoûte. Il aimes constamment, à tout instant  
de la pure femme  
de l'entretien des  
hommes avec leur  
épouse, tout toute l'heure. On  
dit, en lisant cela, que ce caractère qui  
me dégoûte. Il aimes constamment, à tout instant  
en parlant, en se laissant, en marchant, en se  
repoussant, en respirant, en dormant. Je n'ai vu  
qu'aucun autre pays toute l'ame, tout l'être, de  
à ce point amoureux, tout amoureux, et non pas  
amour violent, orgueilleux, combattu, mais amour  
tendre, honnête, parfaitement heureux. Et je  
l'entends quand je

à propos de l'écriture, je vais vous faire un exposé.  
Mme. Il y a  
tableaux tendus, cette petite histoire de Monk et de la restauration  
chez nos pères, de Charles 2, dont la fin vient de paraître dans  
la Revue française. Cela vous amusera un peu.  
Il n'y a rien là de triste, rien de pittoresque. C'est  
de la pure comédie, rien de tragique. Il est très  
vrai que je n'avais pas envie de la faire pour le  
public, mais pour moi seul, uniquement pour  
bien étudier Monk et la grande intrigue de la  
restauration des Stuart. Comme on étudie un  
homme avec lequel on veut vivre et auquel on  
veut faire croire au diable pour des parts. Vous me direz si  
c'est bien fait, après cette lecture, l'homme et l'écrivain vous  
sont devenus bien familiers. Il me déçoit parfois  
lorsqu'il me

Je suis bien avis que vous agirez sans' avec le duc de Broglie, et pourrez lui apprendre que vous lui apprenez trouvez plus d'intimité, plus de confiance. J'espérez que, dans le cours de ces lieux vous lui en tiendrez encore davantage. Mais vraiment de l'ambition pour lui, une ambition qui a resté et resteraient à toutes les visibilités de la politique, à tous les comités des communes, et à toutes les complaisances des amis. C'est une ligne droite et un esprit distingué, très net en effet comme vous l'avez remarqué, surtout quand il a en le fond de regardes aux choses. Mais voilà, il a le fond de regardes. Il n'a pas toute la promptitude de coup d'œil, toute la prudence d'esprit qui sont quelquefois nécessaire sur le terrain même, au moment de l'action. Mais, auant ce avis, personne n'a plus de pénétration, de jugement, et même plus d'initiation et de ressource. Il aime beaucoup Lord et Lady Granville.

Je suis fâché de l'accident de lord Pembroke. Saviez-vous pourquoi? Il est allé vous voir à Boulogne le 2 Juillet, et vous n'avez parlé de lui dans votre second lettre. Depuis ce jour-là son nom ne meurt pas, indifférent.

J'ai mesme, n'importe que le Roi Guillame soit possible mauvais pour la femme. Je m'entretiens à la maison de Massac. Non, le duc, vous et moi, sommes protestants. Si je vous engageerais pas à

venir à Paris, danser. Il est n° à une heure. Mais, voyez-moi, danser aussi. Il y avait une femme. Jamais très spirituelle de la mort. Mais, je jure. Je devins le et était convaincu. Je devins de n de l'ordre que de l'avenir grande, mais avec, le défaire de l'obstination, concentration, et le faire au si vite! Le charmant...

235

lire cela, vous vous en emparez à mesure, mais  
on publie en ce moment à l'aise, par ordre du Roi,  
toute la correspondance des Princes d'Orange pendant  
la bataille de Fleurus, contre l'Espagne, et d'y a  
un mauvais Allemand et un mauvais Français, des  
lettres superbes, de modèle, de confiance dans  
la mauvaise fortune et de modération dans la  
bonne. Cette maison a fourni au moins trois  
hommes qui sont des plus grands, sans un peu  
d'éclat qui leur manque. Le fond était en effet  
supérieur à la forme, et c'est par la forme  
surtout que le nomme de homme est pris.

Peut-être nous voilà tous deux si bons  
Protestants, je vous veux dire que le matin même  
de mon dernier départ, un de nos Pasteurs de  
l'Eglise de Billotey, le seul qui ait vraiment de  
l'esprit et du talent, M<sup>r</sup> Verry, est venu me  
voir, et m'a dit qu'il était présent chez vous  
deux fois avec le regret de ne pas être reçu. Il  
m'a parlé aussi de projets d'y retourner. Si tel  
le fait, vous y levez le voile. C'est un homme de  
mérite, qui a du cœur et du sens. La conversation  
vous plaira assurément et la votre le charmera.

Est-ce là tout de conversation ? Il me  
semble vraiment que je n'ai pas parlé tout à  
que je dis tout ce que vous mevez d'entendre. Pourtant  
le 9<sup>e</sup> vaudra mieux, infiniment mieux. A

l'heure matin en attendant le St. le sien provisoirement, en attendant l'heure de l'heure matin.

11h.

Envoyé des documents. J'ai bien fait mes pleins de visites qui viennent me demander à réjouir. Il sera fait comme vous le voudrez. Je vous, n'apportez rien. Adieu. Adieu.

3

Vous savez abeille. Vous verrez  
 comme je vous emmènerai à partir de Dimanche  
 le 29, j'en suis promis, de l'ami perdu. Mais  
 ce sera, j'en suis promis, de l'ami perdu. Mais  
 à propos, vous avez raison, toute raison. Dans un  
 si grand intérêt, il n'est pas très risqué. Je vous le  
 rappellerai ~~que~~ si vous me parlez pas entièrement  
 pourriez aussi que, tout que je n'aurai pas copié de  
 la lettre, ou son équivalent, notre condition ne sera  
 pas réglée. Je n'ai pas de lettre, mais c'est une  
 indignité à que je vous dirai une indignité  
 inadmissible. Je vous demande pardon à la lettre  
 charmante que j'ai lue, celle que je relisai,  
 avec plaisir. Si pourtant je l'ajoute, je  
 me flétris la lettre, toute la lettre, ou tout comme  
 je pourrai faire un tel transport ! Mais aussi je  
 dis, dis, dis, de vous, de moi, de notre  
 bonheur. Mais il n'y a pas de bonheur. Dont on  
 attend, dont on recueille plus rien. C'est à celui la  
 femme que celui dont on est sûr. C'est à celui la  
 à celui la, toutement que l'amie de l'ami toute  
 entière. Donc, non promis mais, j'aurai un peu  
 de surprise, un peu de douceur. J'aurai presque  
 aussi, évidemment qu'hier.

Mes deux lettres

D'Alberville et de Boulogne n'ont fait faire un pa-  
cifique dans la Société. Mais cette révolte a  
éclaté, quand mes lettres ne vous arrivaient pas.  
Pour votre retour attendu. La voire pardonnez  
le moi, j'ai eu un moment de doute, de souci.  
Je me suis demandé si ce effet vous convenait bien  
pour moi, pour moi tout, dans aucun autre motif,  
seulement pour être près de moi, pour rester  
près de moi, pour n'avoir plus jamais de lettre  
à attendre en vain. C'était de vous ! Je n'osais  
croire. Je me révoltais pour ne pas croire.  
Je ne vous pas, Madame, je ne puis pas croire  
légèrement au bonheur. Il est si grand pour  
moi ! Il prend sur moi tant d'empire ! Personne  
n'est heureux comme moi. Toute fois établi dans  
le bonheur, je le trouve nulle fois plus beau  
que je ne l'aurai. Il a des joies que ma plus  
éloquente, ma plus subtile imagination  
n'aurait pas imaginées. Vous n'avez pas  
voulu, Madame, de louter les perfection, de  
tous, les charmes que je dévoilerais en vous  
dans votre caractère, dans votre esprit, vos  
regards, vos mouvements, le char de votre voix,  
l'air de votre affection, nos conversations, toutes  
nos relations. Il ne couvre pas que j'aurai  
bien, que je vous ai. Non, Madame, non : une  
nature comme la votre, une affection comme

la nôtre, est im-  
mense dans la Société. Mais cette révolte a  
éclaté, quand mes lettres ne vous arrivaient pas.  
Pour votre retour attendu. La voire pardonnez  
le moi, j'ai eu un moment de doute, de souci.  
Je me suis demandé si ce effet vous convenait bien  
pour moi, pour moi tout, dans aucun autre motif,  
seulement pour être près de moi, pour rester  
près de moi, pour n'avoir plus jamais de lettre  
à attendre en vain. C'était de vous ! Je n'osais  
croire. Je me révoltais pour ne pas croire.  
Je ne vous pas, Madame, je ne puis pas croire  
légèrement au bonheur. Il est si grand pour  
moi ! Il prend sur moi tant d'empire ! Personne  
n'est heureux comme moi. Toute fois établi dans  
le bonheur, je le trouve nulle fois plus beau  
que je ne l'aurai. Il a des joies que ma plus  
éloquente, ma plus subtile imagination  
n'aurait pas imaginées. Vous n'avez pas  
voulu, Madame, de louter les perfection, de  
tous, les charmes que je dévoilerais en vous  
dans votre caractère, dans votre esprit, vos  
regards, vos mouvements, le char de votre voix,  
l'air de votre affection, nos conversations, toutes  
nos relations. Il ne couvre pas que j'aurai  
bien, que je vous ai. Non, Madame, non : une  
nature comme la votre, une affection comme

la nôtre, est im-  
mense dans la Société. Mais cette révolte a  
éclaté, quand mes lettres ne vous arrivaient pas.  
Pour votre retour attendu. La voire pardonnez  
le moi, j'ai eu un moment de doute, de souci.  
Je me suis demandé si ce effet vous convenait bien  
pour moi, pour moi tout, dans aucun autre motif,  
seulement pour être près de moi, pour rester  
près de moi, pour n'avoir plus jamais de lettre  
à attendre en vain. C'était de vous ! Je n'osais  
croire. Je me révoltais pour ne pas croire.  
Je ne vous pas, Madame, je ne puis pas croire  
légèrement au bonheur. Il est si grand pour  
moi ! Il prend sur moi tant d'empire ! Personne  
n'est heureux comme moi. Toute fois établi dans  
le bonheur, je le trouve nulle fois plus beau  
que je ne l'aurai. Il a des joies que ma plus  
éloquente, ma plus subtile imagination  
n'aurait pas imaginées. Vous n'avez pas  
voulu, Madame, de lutter les perfection, de  
tous, les charmes que je dévoilerais en vous  
dans votre caractère, dans votre esprit, vos  
regards, vos mouvements, le char de votre voix,  
l'air de votre affection, nos conversations, toutes  
nos relations. Il ne couvre pas que j'aurai  
bien, que je vous ai. Non, Madame, non : une  
nature comme la votre, une affection comme

faire un pa-  
sage à  
nous pas  
ne pardonnez  
ce que je  
crois bien  
un autre motif  
plus vaste  
à la lecture  
! Je n'ose  
pas croire  
à pas croire  
mais pour  
rie ! Personne  
stable dans  
plus beau  
ma plus  
agitation  
que par  
la faim, de  
au moins  
et, de  
nous vingt,  
en tout  
j'aurais  
de non-une  
grosse somme

la autre, en infiniment supérieure à toutes les  
necessités de tous les deux. Toutelement de ce temps  
dans lequel, rien ne malchappe ; je suis tailli  
sans perdre. De tes penitres je les admire, je les  
adore, je les trouve dans leur inépuisable beauté.  
Il y a, dit-on, certain état, merveille où tout le  
corps devient transparent, et l'âme visibilité de vie  
que nulle impression, douce ou pénétrante, ne  
atteint de tout instant de nulle cause qui, sur  
tout autre, n'ait tenu effet. Je suis cela pour le  
bonheur, l'amour, donner mes dons. Pas moins  
bien plus chaque fois que vous m'avez cru mort  
Dormez.

### Les matins d'hiver

J'ai pris deux agapes hier à Arbre, chez M.  
Jacquemille, à six lieues de chez moi, mais  
sous lequel tranquille. Chez la grande route, la route  
royale. Je ne monteais pas à cheval. La dimanche  
prochain sera terrible pour les Diens, tous à  
Arbre, même, ou chez moi, mais dans solitudes.  
Comme je pars, tout le monde vient me voir. Je  
puis, et je trouve que tout l'Espagne du recentement  
dimut. Le Pape vient à Arbre. Toute la  
antériorité du clergat n'est remise pendant  
quatre ou cinq jours. Si je n'étais pas là, le  
serait la place vide pour l'ambit de Bruxelles.  
Du reste, en général, tous cela intérieur plus aucun  
que pendant, et à propos qui n'aubis, t'en fai la,

je prend des pastis, au déjeuner. Il y a, dans le physiognomie humaine, dans la conversation, dans le regard, dans les apparences, quelque chose qui attire le curieux, malgré qu'il en ait. Si je le leur passe, je deviendrai de mon dernier dîner, qui sera le 29, pour me mettre en voie le 30. Si j'étais seul, je devrais à Paris le 31, de grand matin. Mais il n'y a pas moyen. Il faut que ma mère et mes enfants restent à Dijon. Je m'arrêterai à Paris que pour dîner.

11 heures.

Voilà le 4<sup>e</sup> bis, ce jeudi midi à l'heure pour déjeuner, comme avec vous. Que je devrais faire de la lettre ? Il faudra une lettre pour que mon nom ne soit pas prononcé du tout. Il est vrai que c'est très bête.

Comme je vous le disais, je suis dans l'imposture, une si grande intérêt rappelle celle pour moi aussi que la lettre, ou de pas regarder. Je suis indigné et je suis ingratitudine. Charnier que nulle fois, avec un si grand la lettr. Je j'ouvrirai avec des vies, très à bonheur. Mais attendez, tout prenez que ce à telles. Si vous entendez. Dans le de surprise, mais aussi inquiet.